

POESIE

NOTRE LANGUE

A. M. J.-E. ROBIDOUX

Notre langue naquit sur les rives du Rhin :
Elle eut pour son berceau les bras d'une Gauloise.
Elle exerce toujours un charme souverain
Qui vous empoigne alors même qu'elle patoise.

Elle a l'harmonieux accent des vieux Latins,
Le ravissant brio du parler des Hellènes,
Le chaud rayonnement des marbres florentins,
Le diaphane et frais poli des porcelaines.

Elle a la svelte ampleur des fûts corinthiens,
Le gazouillis du vent dans les blés et les seigles,
La clarté de l'éther, les éclats olympiens,
Les soupirs du ramier et le vol fier des aigles.

Elle chante partout pour louer Jéhovah,
Et, dissipant la nuit où l'erreur se dérobe,
Elle est la messagère immortelle qui va
Porter de la lumière aux limites du globe.

La première elle dit le nom de l'Eternel
Sous les bois canadiens aux splendeurs virginales ;
La première elle fait monter vers notre ciel
L'hosanna des martyrs aux mains des cannibales.

La première elle émeut les mille échos jaloux
Du grand Meschacébé qu'aucun blanc ne devine ;
Et l'enfant des forêts fauves tombe à genoux,
En entendant vibrer cette langue divine.

Verbe ailé sous lequel le despote est muet,
Elle transforme en dieu Danton qui hurle et tonne,
Fait un Thomas d'Aquin avec un Bossuet,
Rend sublime la fange aux lèvres de Cambroune.

Langue de feu qui luit comme un tison ardent
Elle jette souvent l'idée à la fournaise
Des révolutions, ce gouffre fécondant,
Et fait crouler les tours, avec la *Marseillaise*.

Un jour, d'après marins sur des flots courroucés
L'apportèrent pour nous du beau pays des landes,
Et nos mères nous ont, entre leurs bras, bercés
Aux vieux refrains dolents des ballades normandes.

Nous avons conservé l'idiome légué
Par ces héros quittant pour nos bois leurs falaises ;
Et, bien que nous soyions un peuple subjugué,
Il est encore intact sous les couleurs anglaises.

Souvent nos vainqueurs ont tenté de nous ravir,
En nous persécutant, ce superbe héritage ;
Mais, luttant tombés qu'on ne saurait asservir,
Nous nous sommes vengés noblement de l'outrage.

Nous avons bien souffert pour faire triompher
Le langage d'amour agrandi par Racine
Nulle force jamais ne pourra l'étouffer,
Parce que nous cachons dans nos cœurs sa racine.

Essayer d'arrêter sa marche, c'est vouloir
De l'aigle altier gêner l'envergure sonore.
Tenter d'ancêtre son charme et son pouvoir,
C'est rêver d'endiguer les rayons de l'aurore.

Poursuis donc ton essor sous le regard de Dieu,
O langue des anciens ! Eclaire, civilise,
Et sois toujours pour nous la colonne de feu
Qui guidait les Hébreux vers la Terre promise !

ENVOI

J'aime, d'un fol amour qui doit toujours durer,
La langue des aïeux, où palpète leur âme,
Mais je l'aime surtout quand je l'entends vibrer
Aux lèvres du tribun superbe qu'on acclame.

W. Chapman

L'année qui commence est comme le tournant
d'une route inexplorée, sans plaque ni poteau qui
dise où elle conduit.—G.-M. VALTOUR.

LES AMÉRICAINS EN 1812

L'illustre Washington avait procuré à son pays la gloire et la liberté, et sous sa sage administration, les Américains n'avaient songé qu'à consolider les bases de leur république naissante.

Cependant, la soif des conquêtes les dévorait ; entreprenants et consciencieux, ils ne laissaient rien échapper qui put leur donner plus de puissance et de prestige. Fiers de cette indépendance conquise au prix du sang, ils s'efforcèrent d'établir entre les vieilles contrées de l'Europe et leur pays certaines relations amicales.

La France surtout sympathisa avec cette nouvelle république qui grandissait d'une manière étonnante. Bonaparte, qui commençait alors à éblouir l'Europe de son génie, ordonna, à la mort du grand Washington, que l'armée prit le deuil pour rendre hommage aux qualités remarquables du héros américain.

L'Angleterre, qui avait abandonné à regret cette riche colonie, cherchait partout l'occasion de la ressaisir ou d'en faire la conquête. Mais les anglo-américains réduirent à néant les projets ambitieux de leur mère patrie, et même la forcèrent à reconnaître l'indépendance pleine et entière de leur colonie.

Sous le souffle puissant de la liberté, les Anglais d'Amérique augmentaient toujours, étendaient leur territoire déjà immense, fondaient des villes, et fécondaient par la culture un sol encore sauvage.

Leur renommée parvenait à toutes les nations de la terre. Elles admiraient dans ce peuple né de la veille une force qui se suffisait à elle-même. Chose admirable ! Les Canadiens, quoique assujettis depuis 1760 à l'Angleterre, cherchaient pareillement à devenir un peuple puissant et glorieux ! Le sol de l'Amérique est le berceau de deux grandes nations qui trouveront dans la sève de leur jeunesse un principe de force et de grandeur ; elles joueront dans le monde les rôles glorieux des vieux royaumes de France et d'Angleterre.

Nés de deux peuples qui ont toujours été les premiers du globe, les Canadiens et Américains ne peuvent que prospérer et se fortifier sur le sol de la jeune Amérique.

Nos voisins eurent plus d'avantages : la liberté qu'ils avaient chèrement achetée donnaient à leur développement une force incroyable ; il leur fallait puiser dans leur propre pays toutes les ressources qui aident une jeune nation à grandir.

Grâce à leur esprit d'entreprise et à leur persévérance, les Américains réussirent au-delà de tout espoir.

Cependant, ambitieux comme les Anglais d'où ils venaient, ils convoitèrent avidement le Canada qui en ce temps était devenu une riche et prospère colonie.

Ils crurent cette conquête facile, parce que le Canada n'avait pas pour ainsi dire d'armée sérieuse et n'offrait rien de bien redoutable ; mais ils ne comptèrent pas le courage invincible de nos pères, et le nom de Châteauguay, les Thermopyles canadiennes sont là pour prouver que c'est grâce aux faits héroïques de nos pères que notre pays est resté possession anglaise.

Mais laissons le champ de bataille et examinons brièvement les projets des Américains dans cette conquête.

Le Canada possédait dans son sein d'admirables et inépuisables ressources ; l'Angleterre, qui en avait fait la conquête avec de nombreux efforts, la mettait au premier rang de ses colonies.

Les Américains jaloux de la puissance de leur mère-patrie, résolurent de l'affaiblir en faisant la conquête d'une de ses plus riches colonies. Ils pensèrent, peut-être non pas sans raison, que les Canadiens nouvellement soumis à l'Angleterre après une lutte héroïque et désespérée, feraient cause commune avec eux, mais les événements leur prouvèrent que si la bravoure et la fierté ne sont pas inconnus chez les Canadiens-français, la loyauté et l'honneur ne le sont pas aussi.

Les Américains, en supposant qu'ils eussent fait la conquête du Canada, seraient sans aucun doute devenus le premier peuple de l'univers, mais l'homme propose et Dieu dispose.

PIERRE BÉDARD.

Chronique des voyages et de la géographie

LES ITALIENS EN AFRIQUE.—Le gouvernement italien a promulgué un décret pour l'organisation de ses possessions coloniales de la mer Rouge, lesquelles formeront un seul territoire, qui restera ouvert aux annexions futures. Il y aura à Massouah un gouverneur civil assisté de trois directeurs qui composeront avec lui le conseil colonial.

En outre, le gouvernement italien a notifié aux puissances le traité qu'elle vient de conclure avec Ménélick, le nouveau Negus d'Abycénie, traité par lequel ce souverain place ses Etats sous le protectorat de l'Italie. La Russie seule a refusé de reconnaître ce protectorat. L'Angleterre s'est bornée à faire quelques réserves

* *

Le célèbre explorateur Von den Steinan a découvert, dans la partie occidentale du Brésil, un certain nombre de tribus primitives de Sauvages qui pensent être les seuls êtres humains sur le globe terrestre. Ces Sauvages n'ont pas la moindre notion d'un Dieu mais ils croient à l'immortalité de l'âme. Le monde pour eux ne comprend que les terres arrosées par les rivières Yingu et Tapajos. Ils ne se servent d'aucun instrument en métal, mais ils abattent les arbres avec des haches de pierre pour défricher les endroits où ils font leurs plantations de maïs, de coton et de tabac. Ces sauvages n'ont jamais entendu parler de chiens ou de volailles, bien qu'on en trouve dans toutes les parties explorées de la vallée de l'Amazone ; ils ne connaissent pas non plus la banane, le sucre, la canne et le riz. M. Von den Steinan pense que ces tribus descendent des Caribes.

* *

LA CONQUÊTE DU SAHARA.—Le capitaine Trivier venait à peine de rentrer en France, qu'un nouvel explorateur, M. Fernand Foureau, se lançait à son tour dans l'inconnu mystérieux de l'Afrique centrale. Accompagné seulement de quelques indigènes de Biskra, montés sur des méharis, il est parti de Ouargla, fermement décidé à pénétrer dans le pays des Chambaas. On sait quel a été le sort de ses précurseurs. La mort de Camille Douls et le massacre de l'expédition Flatters sont encore dans les mémoires.

Aucun voyageur français n'est revenu de cette région inexplorée. Ils sont tous morts assassinés par les Touaregs avant d'y avoir pu pénétrer. Mais les amis de M. Foureau, et les autorités d'Algérie ont vainement essayé de le dissuader en lui montrant les périls de son entreprise

La tentative de M. Foureau est si hardie qu'elle a paru téméraire aux plus courageux. A la Société de géographie on paraît redouter qu'elle n'ait une issue fatale, comme toutes celles qui l'ont précédée. Au ministère de la guerre en France, la note est la même :

Le gouvernement français est complètement étranger à l'entreprise périlleuse de M. Foureau, non point qu'il s'en désintéresse et qu'il ne fasse des vœux bien sincères pour le prompt retour du courageux voyageur. Mais il ne pouvait ni l'engager à entreprendre ce voyage ni l'y encourager. Les dangers qu'il rencontrera sont innombrables. Il lui faut beaucoup d'intrépidité pour oser une pareille tentative.

Et lorsque M. Foureau a demandé qu'on voulût bien l'autoriser à emmener avec lui l'un des Touaregs, prisonniers de guerre, qui sont emprisonnés dans un fort d'Alger, le gouvernement de l'Algérie s'y est opposé, ne voulant pas s'associer à une expédition qui paraît presque infaisable. Mais M. Foureau était bien décidé à mettre à exécution son courageux projet et il est parti quand même d'Ouargla il y a quelques jours.

* *

L'UNIQUE OBJET D'ART DES LAPONS.—La Laponie n'est pas renommée par ses monuments, dit M. Chamfleury dans son volume intitulé : *La Famille* ; ses habitants non plus ne brillent pas par l'élégance. Une cahute en neige et en glace pour protéger la tête du Lapon, une peau de renne dont il s'enveloppe le corps, telle est la principale défense contre le froid de ce peuple, qui fait penser aux anciens Scythes.

La laideur des Lapons et des Laponnes est égale à celle de leurs habits ; hommes et femmes sont petits et semblent les pygmées des glaces. En eux tout est repoussant, tant l'odeur de l'huile et la peau de bête est prononcée.

Et cependant une Parisienne qui traversa ces contrées fut ravie par un objet d'un goût charmant. Cette chose, dit-elle, c'est le berceau de l'enfance, où s'est réfugié le luxe et la poésie du pauvre Lapon.

Ce berceau tient à la fois du meuble, du vêtement et du nid. Fait de bois léger recouvert de cuir, il a la forme d'un soutier arrondi du bout ; la capote s'arrondit au-dessus de la tête de l'enfant et le protège sans le gêner.

Pendant les longues chasses où la Laponne suit son mari, elle attache sur son dos ce berceau qui ne la fatigue pas, et quand la bande fait halte, il est suspendu à un arbre par une courroie qui rejoint la fourche d'un piquet, de telle sorte que l'enfant, balancé par ses propres mouvements, ne s'aperçoit pas que sa mère ne le porte plus.

Dans ce berceau, doublé de plusieurs épaisseurs de peau de lièvre, repose mollement et chaudement le petit Lapon, les membres protégés contre le froid par cette douce fourrure.

Autour de la capote sont suspendues des perles de couleur et de petite chaînettes de métal, dont la vue et le cliquetis égaient l'enfant.

Michelet avait raison de dire : " La Laponie n'a qu'un art, qu'un objet d'art, le berceau."